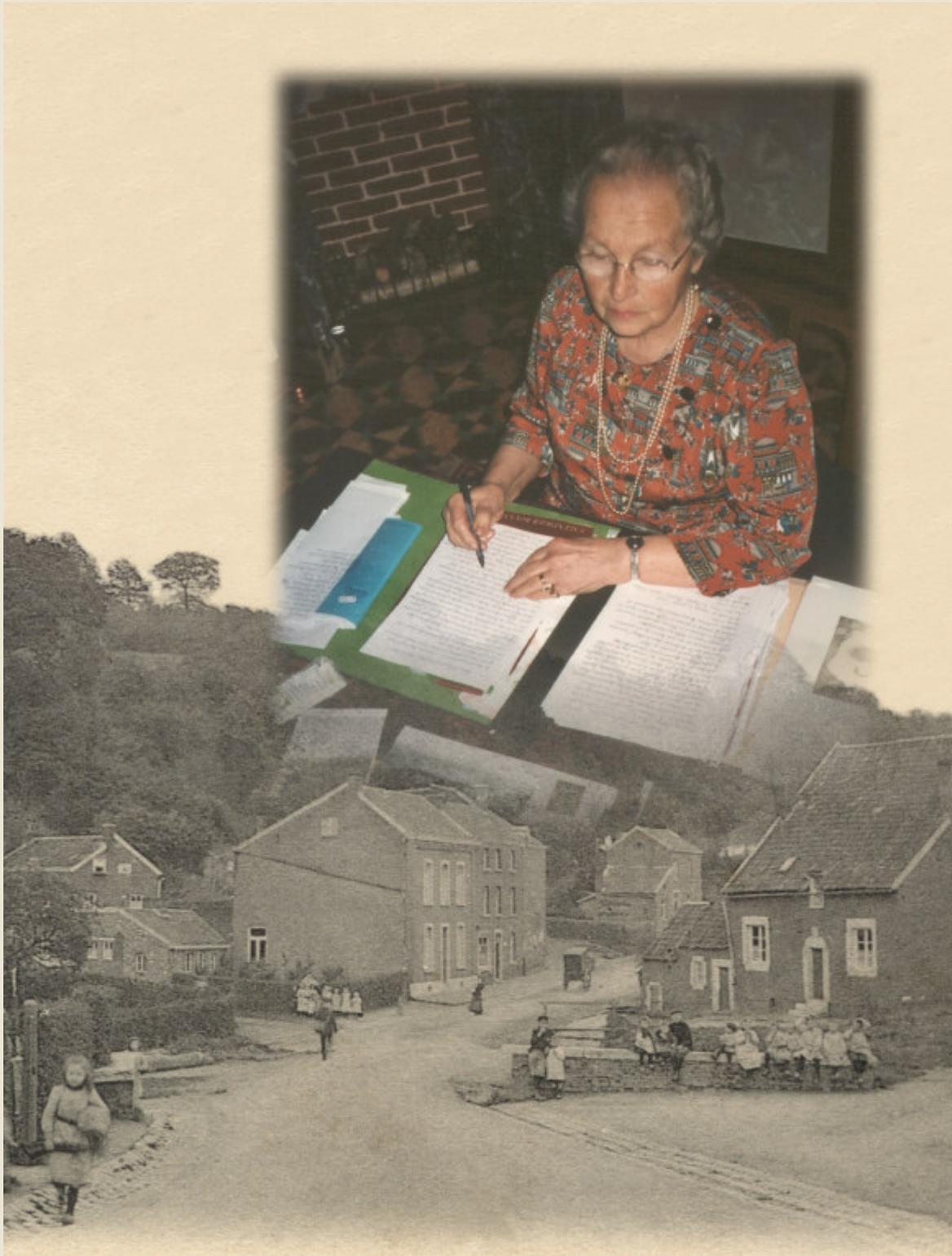


Marie Ernotte raconte
Compilation des textes du site www.saive.be



Marie Ernotte (de son nom de jeune fille: Marie, Léonardine, Micheline Housset) est née derrière la chapelle du Mousset au début des années 1930.

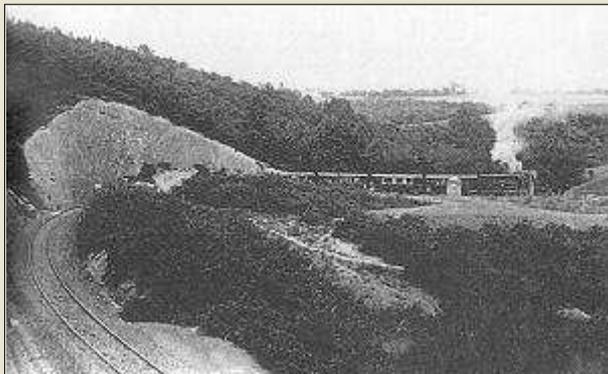
Elle a passé toute son enfance à Saive (notamment rue Haie delle Praye avec sa soeur « Ninie » Jeannine Housset). Elle y a vécu ces années troublées qui ont conduit à la seconde guerre mondiale.

Elle s' est mariée en 1956 avec Charles Ernotte, débiteur, tailleur de pierre et est partie habiter Blegny.

Depuis, elle rédige régulièrement des récits sur son enfance et son village de coeur et aime à les faire partager pour conserver la mémoire de cette époque révolue.

A l'époque, les faits divers tragiques restaient plus longtemps en mémoire que de nos jours. A cause d'une erreur humaine, en pleine guerre, il y eu, au fond de Cohy, une collision frontale entre deux trams.

Le convoi se composait toujours d'une motrice et deux remorques avec un wattman (conducteur) et trois percepteurs. Au début du tram électrique, lorsqu'il venait encore jusque Saive, les signaux se changeaient manuellement.



Le jour du drame, le percepteur n'a pas remarqué qu'un signal était passé au rouge. Le convoi s'est donc engagé sur la voie unique. Le wattman surpris en voyant l'autre tram foncer droit sur lui, laissa ses freins ouverts pour que l'autre convoi puisse le pousser en arrière. Malheureusement, un voyageur de la deuxième remorque cria au percepteur "le frein !, on patine" Celui-ci se précipita sur le frein pour l'enclencher, bloquant brusquement le convoi. Le choc entre les deux convois fut terrible. La motrice était équipée de vitres de sécurité, pas les remorques.

*La voie unique du vicinal au fond de Cohy
(entre Jupille et Bellaire)*

La panique qui suivit poussa les passagers à sauter du tram (du moins ceux qui se trouvaient sur les passerelles). D'autres furent gravement blessés dont ma tante, qui étant assise, a reçu un panneau de verre en pleine figure. Défigurée, elle gardera des séquelles de cet accident toute sa vie. Royalement, la S.N.C.V. Lui octroya un mois de salaire et 4000 francs pour le dommage causé (ce qui équivalait à l'époque à 10kg de beurre !).



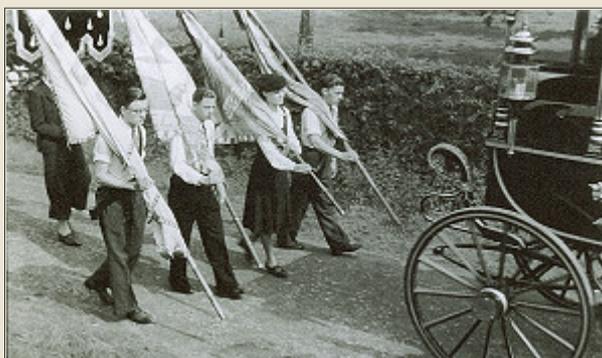
La J.O.C.F. dans la cour du presbytère.

Noël fut rappelé sous les drapeaux en 1938/39. Il fit la campagne des 18 jours, fut fait prisonnier, fit cinq ans de stalag en Allemagne, revint et se maria puis fit carrière dans l'armée.

Hubert était de santé plus délicate (il souffrait des poumons). Il succomba à sa maladie au cours de l'été 1942. A cause de la guerre, il ne reçut pas les soins et médicaments nécessaires ni une nourriture adéquate. Habitant le long du

ruisseau, il fallait avoir une solide constitution pour survivre à cette situation et à toutes ces privations. Sa maman a raconté que malgré les temps très durs, certains fermiers ont apporté du beurre, des oeufs et du lait en plus des timbres de ravitaillement. Le vétérinaire Leclercq a porté de la viande (que certains tuaient en cachette, il fallait bien continuer à vivre !). Heureusement que le papa avait du charbon en tant que mineur. Tout le reste fut fait discrètement. Ses funérailles furent grandioses malgré le danger permanent d'un tel rassemblement. Les membres et amis de la J.O.C. étaient présents, de même qu'un grand nombre d'habitants.

Le Mouvement Jociste se maintiendra encore pendant des années avec la JOC pour les garçons et la JOCF pour les filles.



*Le cortège funèbre traversant le Mousset.
(Plus de photos sur la page des Ancêtres)*

Par le courage et la bravoure de trois aviateurs américains, le carnage fût évité.

En 1944, à l'aller d'une mission de bombardement sur l'Allemagne, leur avion fût touché par la D.C.A. ennemie. Arrivé au-dessus du village, sur les Heids plus précisément, il largua ses bombes en rase campagne. L'étable de la ferme de Charles Ruwet fût malgré tout fortement endommagée.

(Lui et sa famille durent déménager rue Haie delle Praie. Seule sa maman demeura dans la ferme.)



Un des moteurs de l'avion atterrit dans la campagne de la Xhavée. Une aile avec sa soute à bombe, en feu, plana au-dessus du Mousset puis déviée par une rafale de vent, plongea dans le bois, au milieu de la fosse à l'argile (li fosse al djel ôrzêye - L'argile de cette fosse servait à faire du moullion avec la poussière de charbon, pour le chauffage domestique dans certains foyers).

Le reste de l'avion, avec ses occupants finit dans le fond de Nifiet près de la ferme de Monsieur Huynen. Les pilotes furent certainement tués sur le coup et carbonisés.

En marge de cette tragédie, une petite anecdote montrant que nos anciens faisaient feu de tout bois. C'était la guerre ! Ainsi donc, quelques jours plus tard, Henri L. croise Pierre H : « Tu as vu la cage à bombe, le beau clapier que cela ferait ? », « Oui, hein toi ! » répond Pierre.

Un jour ou deux après, nos deux compères se rencontrent à nouveau : Henri dit à Pierre : « Il y a toujours des rapides hein valet, la soute n'est déjà plus là », « Oh ! ho ! » répond Pierre le plus naturellement possible. Pierre ne lui a pas dit que la soute était déjà transformée en clapier et occupée par ses pensionnaires.

Chez lui aussi cela avait fait tilt.

Avant, pendant et après la grande guerre, au lieu de faire des cartes ou des lettres comme faire-part de décès, aussi bien pour les funérailles religieuses que civiles, on faisait appel au crieur public. Ce fut pendant quelques années Thomas Lacroix, grand-père de Thomas Loxhay. Son métier était boulanger.



Un crieur public du début du XXème siècle.

Il avait épousé Alphonsine Rensonnet de Barchon. Il laissa sa place à Hadelin Jonlet qui vivait avec ses deux fils à la Haute-Saive, près de la cour des demoiselles Degueldre.

Celui-ci était grand amateur de pèkèt ! Quand il arrivait, lors de ses tournées dans le village, près d'un pâté de maisons ou une cour comme chez mes parents, il commençait ainsi en Wallon si c'était religieux :

- *O fé priy à chervisse ê à l' étérmint d' à Môrtin Dupont pô mârdi ou mêrkidi â dih êures à l'église dî Saive, rêyimi al mohone mortuaire â nouf êures et meye es Mousset al Tesny ô deû.*

(Je prie pour l'enterrement de Martin Dupont mardi ou mercredi à dix heures à l'église de Saive, réunion à la maison mortuaire à neuf heures et demi au Mousset, à la Tesny, au numéro 2)

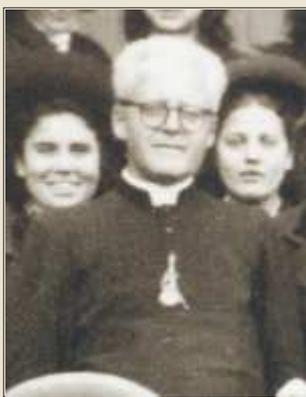
- *Pô les visites al vespreye si possîpe ! Mèrci.*

(pour les visites le soir si possible, merci)

- *Bon Diu l'âme de trépassé Hadelin ! Mèrci Poldine ou une autre !*

(Que Dieu aie l'âme de notre regretté Hadelin, merci Poldine ou une autre !)

Des petits boulots qui mettaient du beurre dans les épinards, ou plutôt du pèkèt dans les gosiers asséchés !!



C'est après le départ du Curé Hacken comme chanoine à l'évêché que l'Abbé Knubben qui provenait de Bellaire fut nommé à Saive. Sa servante était Mademoiselle Aline Paquot, originaire d'Amay. Il était natif de Berneau où ses parents exploitaient la ferme familiale.

Connu pour son caractère bien trempé, il réorganisa la paroisse à sa manière. La paroisse dut se contenter de vicaires dominicaux. Ils vinrent du Bouxhay (Jupille) dont les chanoines de latran, le révérend père Van Zanbeck, les pères Smulders, Schreiber et le père économe l'Abbé Publieckhuisen.

Le dimanche nous avions trois messes (7h30, 8h30 et grand-messe chantée à 10h). Pour le père qui était de service à la messe de 7h30, arriver à temps était presque impossible puisque, le dimanche, le tram n'arrivait justement qu'à 7h38 au Mosty. Pour être suffisamment en avance pour préparer l'office, le vicaire devait prendre le premier tram jusqu'à Jupille (l'arrêt Lochet) puis continuer à pied le long des rails jusqu'au fond de Cohy, traverser le bois jusqu'à La Motte puis Saive.

L'été, le bois était praticable mais l'hiver la neige comblait tout. Ils s'égarèrent facilement, aussi Alphonse Charlier ou d'autres fermiers allaient à leur rencontre jusqu'au Fond de Cohy. Mon papa y est allé deux ou trois fois pour remplacer un fermier qui avait une vache qui allait vèler. Il était mineur de nuit aux Quatre-Jean pour l'entretien du puits, ne rentrait pas chez nous avant 6 heures du matin et allait à la rencontre du Père avant de regagner son lit. A l'époque, nous connaissions quelques hivers rudes, glaciaux avec d'abondantes chutes de neige, ce qui compliquait fortement tout déplacement.

Pendant la guerre, notre curé avait pris deux grands chiens noirs, Bella et Stella. Quand l'occupant sonnait à la porte cochère, le fait de devoir rentrer les deux fauves permettait à un recherché ou l'autre (cachés au presbytère) de courir se cacher ou s'enfuir.

Notre Curé et le Bourgmestre (Jean Offermans - Socialiste) travaillaient tous les jours aux secours d'hiver. Ils étaient un peu nos « Pépone et Don Camillo » mais avec une culture bien supérieure! Ils n'avaient l'un et l'autre comme objectif que le bien de tous.

Il n'a pas fait de choses exceptionnelles pour la paroisse mais c'était un homme bon (il en a aidé plus d'un notamment pendant les 5 ans de guerre.)



Le presbytère vers 1930.

En janvier 1953, l'hiver fut très rude. Un samedi, il avait neigé abondamment. Il y avait des congères un peu partout. C'est alors que la radio annonça un raz de marée à la côte (1). Ma maman l'avait entendu en arrivant à l'église. Mlle Aline l'a confirmé de suite aux trois messes et Monsieur le curé organisa immédiatement une collecte destinée aux sinistrés de la côte. Il récolta ainsi 16.000 francs ! (Nous étions en 1953 !) Ensuite la J.O.C.(2), prit le relais en répondant à l'appel de M. le Bourgmestre. Elle récolta environ 19.000 frs (Le Bourgmestre nous avait fait un bon feu dans le gros poêle de la maison communale ainsi que deux grosses cafetières que sa dame lui avait remis) Pas si mal pour un petit village.



Le curé entouré du groupe de la JOCF lors du mariage de Lucie Charlier.

L'Abbé Knubben avait acheté une automobile F.N. (une caisse carrée) aux époux Gilson. Celle-ci lui permit d'aller quelques fois à Lourdes avec Mlle Aline. (Le prêtre de l'époque devait dire sa messe journallement. Ils pouvaient organiser leur pèlerinage en demandant l'hospitalité dans les couvents se trouvant sur leur itinéraire voire même à Lourdes.) Lors du retour d'un de ces pèlerinages, il avait demandé à Catherine Machiels (Elle s'occupait avec sa soeur Marie de l'entretien de l'église) si elle pouvait se permettre de faire un peu d'économies pour pouvoir venir avec eux lors du prochain voyage. Le bouche à oreilles fonctionna rapidement et bien peu restèrent insensibles lors du départ pour Lourdes et contribuèrent à aider Catherine.

Voici une anecdote amusante pour finir: Quand vous alliez à la cure pour du miel, (Le passe-temps de notre curé étant l'apiculture (3)) il vous disait:

- « Va voir notre Aline ma servante ». En Wallon c'était différent:

- « Dimand'el a noss t'aline ». Que l'on aurait put comprendre comme « demande à notre Staline ! ».

En pleine querelle confessionnelle et guerre froide, ces propos étaient sources de bien de moqueries au point qu'une revue fut mise sur pied au village avec notamment les frères Ruwet (Alfred et Joseph) reprenant ces jeux de mots et

autres situations cocasses sur la rivalité entre catholiques et socialistes. Ceci sans jamais chercher à blesser qui que ce soit.

(1) Ce raz de marée détruisit beaucoup de digues et engloutit une bonne partie de la Hollande ...

(2) JOC: Jeunesse Ouvrière Chrétienne - JOCF: Jeunesse Ouvrière Chrétienne Féminine.

(3) On prétend que pour se débarrasser de quelques gêneurs, il aurait ouvert une ruche pour lâcher les abeilles sur ceux-ci. Connaissant le caractère de notre homme, c' était tout à fait possible. Lui-même n' jamais confirmé ou infirmé cette rumeur.



Mémère Dalie, notre bien-aimée, fût notre mémère à tous, grands et petits, parents ou étrangers !

Elle est née à Housse en février 1866, quatrième d'une famille nombreuse. Sa maman décéda peu après la naissance de son petit frère, alors qu'elle avait 5 ans.

Lorsque son petit frère atteignit l'âge de 18 mois, son père plaça la fillette en service pour faire paître une vache sur les bords de la route. Cela était courant dans les campagnes à l'époque. (Elle ne disposait d'une prairie que le dimanche) Ainsi elle était nourrie. Son petit frère lui disait quand on leur apportait de quoi manger, « éco on pô Dalie, djà cò faim mî ! ».

Mémère a toujours dit qu'elle avait eu une bonne patronne, qu'elle était gentille et lui avait appris à tricoter un bas « in tchôse ». Aussi, jusqu'à la fin de ses jours, elle a tricoté pour nous et pour tout le Mousset ! Ses bas n'avaient guère besoin d'élastique puisqu'elle réalisait toujours un mollet en faisant des diminutions (Ce qui demandait bien plus de travail !).

Sa place favorite était l'angle de la chapelle du Mousset. Elle avait l'habitude d'ouvrir son tablier et couvrir un petit coin du banc pour nous. La petite Yvonne Ponssen qui était de santé délicate, s'est endormie bien des fois contre elle, ainsi que nous tous.

Son époux, notre grand-père Michel Housset, né à Queue-du-Bois en mai 1851, ne savait ni lire ni écrire. Il est venu habiter au Mosty « à blanc môhne ». Le lendemain de son arrivée, il fût éborgné par une grenaille le dimanche de la fête au village, lors du tir des campes. (En face du magasin l'Espoir)

Il rencontra notre Mémère à l'époque où elle travaillait chez Sidonie Nicolai (vers 1885). Celle-ci était veuve avec trois garçons.

Sidonie et ses belles-sœurs, Anna et Marie, étaient marchandes de lait, leur frère Dieudonné avait un cheval et une charrette, récoltait le lait dans les fermes, puis ils partaient tous ensemble faire leurs tournées à Liège. Quant à leur soeur Catherine, muette de naissance, elle faisait le ménage, gardait les deux plus jeunes, Maria et Jean et de plus avec une charrette à bras, allait chercher la traite du soir chez les fermiers pour la mettre à refroidir dans le ruisseau du Mousset, pour pouvoir partir plus tôt à Liège le lendemain.

Les premiers jumeaux sont nés et décédés au Mosty, tous les autres enfants ont vu le jour dans la petite maison du Mousset. C'est quand il s'est aperçu que sa maman avait vendu son lit (elle avait été veuve relativement jeune) et qu'elle devait dormir sur de la paille, qu'il décida de venir habiter avec toute sa famille chez elle, pour l'aider.



Notre grand-père était devenu armurier. Mémère s'est mise à travailler avec lui, allant à pied à Liège rue Chéry, chercher le travail puis le reporter ainsi que ceux de Maria Blistin de Sur-Miermont. Elle en profitait pour ramener certaines denrées et revenait avec le tram quand on la payait bien. De plus, de temps à autre elle recevait un petit supplément pour payer ce tram. Seulement notre petite futée, puisqu'on lui offrait son ticket, ne le présentait que la semaine suivante, rapportait plus de travail, surtout l'hiver et ne revenait plus à pied.

La chapelle du Mousset avant 1914

Quand oncle Léonard (l'aîné des enfants encore en vie) est allé à l'école, elle lui a dit : « Vous m'apprendrez tout ce que vous faites à l'école ». C'est ainsi que petit à petit, elle a commencé à lire et écrire. Lors de leur mariage, tous deux avaient signé le registre d'une croix mais quand elle a su lire, elle a pu constater la grande différence d'âge avec son époux et lui a dit : "Dit Michel, tu es 15 ans plus âgé que moi !", " Oh ! Mais Dalie", répondit-il, " il y a tant d'années que je suis sur terre que je ne sais plus !"

Mon papa nous a toujours dit que pendant la guerre de 14-18, ils ont mangé des crêpes de blé vert. Mémère aurait dû hériter de son père vers le 20 août 1914. Malheureusement la guerre éclata peu avant. Tous les avoirs se trouvant chez un notaire, partirent d'office en Angleterre ce qui engendra une misère noire.

Papa et Joseph Lallemand rentrant à midi de l'école, étaient toujours les deux premiers sur le pont du Mousset. (Catherine Lallemand née Renzonnet était veuve également avec trois enfants.

Avant son mariage, quand mon papa était plus jeune, il y avait une femme toujours vêtue de noir au village (Une soeur de Joseph Delrez). A cette époque, pas d'éclairage public, c' étaient les bons vieux quinquets au pétrole.

Un jour, au tournant du Mousset, au coin de chez Graillet, Tante Mimie Hesselt, se trouva nez à nez avec cette dame, fut très effrayée et contracta la danse de St Gui (*). Aussi, notre Mémère Dalie, avec sa voisine Lidonie Nicolai, décidèrent d'aller en pèlerinage à St Vith à pied. Elles mendièrent tout le chemin, mangeant le peu qu'elles avaient emporté ou le repas qu'un fermier leur avait offert, et dormant dans les fenils. Elles mirent trois jours pour y arriver. Le retour se fit en train et tram. Dans ce genre de périple, on ne mendiait que le prix du trajet du retour. S'il y avait du surplus, on le donnait aux pauvres.



*La famille Housset-Fraikin en 1944.
(Mémère Dalie est deuxième à partir de la gauche)*

Dès leur retour, mon papa leur dit: « Vous êtes arrivées à St Vith un tel jour à une telle heure, parce que vers cette heure là, son agitation a commencé à diminuer et elle s'est assoupie lentement » Toutes deux ne purent que confirmer ce qu'il disait. Bien qu'elles étaient épuisées, elles avaient éprouvé du soulagement en entrant dans l'église de St Vith. Une intuition?

Depuis ce jour, Tante Mimie a voué à son petit frère Pierre, une affection très profonde. Elle était devenue cardiaque depuis cet accident mais quand elle le pouvait, elle venait au coin de chez la vieille Sophie Courtois pour lui faire un signe de la main quand il partait travailler au charbonnage des Quatre-Jean à Queue-du-Bois.



*Le charbonnage de Queue-du-Bois.
(Les quatre-Jean)*

Pour des raisons de santé et de facilité, ils déménagèrent voie de La Hayette. Tous les soirs (Il travaillait de nuit) en se promenant, elle se rendait à la barrière du charbonnage pour voir papa entrer dans la cage et le regarder descendre lui faisant son petit signe de la main et lui dire: « A demain ! ». Il a dû lui demander par après ce qu'elle disait car avec tous les bruits alentour, il ne pouvait rien entendre. Certains mineurs demandèrent:

- Pierre, c'est ta femme, ça !
- Non, c'est ma soeur.
- Et bien elle t'aime, hein !

Et lui de leur raconter le pourquoi. Ils furent tout retournés.

Mémère Dalie est décédée en septembre 1953 à l'âge de 87 ans et son souvenir perdure toujours dans la mémoire des anciens du Mousset.

(*) La danse de St Gui (chorée de Huntington): maladie nerveuse aux effets comparables à la maladie de Parkinson.

Pendant la guerre 1940/45 on volait beaucoup, mais uniquement pour sa survie et les besoins de sa famille. A cette période, qui ne cultivait pas un coin de terre ? Souvent les gens plantaient des poireaux, des pommes de terre, des choux de toutes espèces ou possédaient un petit élevage. Même les bacs à fleurs étaient réutilisés pour y faire pousser du persil et autres condiments. Tout cela à l'insu de l'occupant bien sûr. Ses contrôleurs n'auraient pas hésité un instant à confisquer le tout, même le peu que l'on recevait du ravitaillement, Dieu seul sait à qui cela aurait profité alors ?



*Monsieur et madame Fraikin-Bartholomé.
Cour Juvigné au Mosty (1936)*

En début de saison, le mari de cette brave dame avait repiqué des céleris et des salades. Malheureusement, dès la nuit suivante ses légumes avaient disparu.

Plus tard, lorsque le potager à pommes de terre, près de son habitation, arriva à maturité et malgré un cadenas sur la barrière, la dame vit un homme (peu de femmes à l'époque portaient des pantalons) venir des prairies avoisinantes et repartir avec un sac sur l'épaule. Elle se dit que ses précieux tubercules prendraient certainement le même chemin. Elle décida donc de monter la garde à la fenêtre de sa chambre, discrètement et prudemment à cause de l'occultation obligatoire en temps de guerre. Auparavant, ne sachant pas si le gars était armé, elle gonfla 2 ou 3 sachets de papier gris pour tenter de l'effrayer s'il revenait. Ce qu'il ne tarda pas à faire. Dès qu'il voulut franchir à nouveau la barrière, elle fit violemment éclater un sachet en se retirant promptement tout en refermant sa fenêtre. Notre homme terrorisé prit immédiatement la poudre d'escampette, laissant sur place son butin. Tout le patelin fut réveillé, croyant à un coup de feu et n'osant pas sortir, pensant qu'il devait s'agir de l'armée blanche.

Cette brave femme attendit l'aube pour récupérer le précieux colis. Elle n'avait rien volé puisque ce fut en somme une remise à domicile d'un gros sac de pommes. Elle ne revit plus jamais ce « gentil » visiteur. Cette dame, c'était ma maman.



Le Docteur Hubert Delfosse avait épousé une demoiselle Bietmé. Ils étaient tous deux originaires du village. Ils eurent trois garçons: Guillaume, Pascal et Hubert. A la fin de ses études de médecine, il s'établit au Mosty, puis fit construire la belle maison sur la place du Mousset. (Plus tard occupée par le ferrailleur Jean Lemaire.)

Il était quasi indispensable avant 1914 pour un médecin de posséder un cheval. Mis à part le vélo, le cheval était à l'époque le seul moyen efficace d'assurer toutes ses visites. Au Mousset, il trouva la place pour aménager une petite écurie et une prairie pour l'animal. Il était la bonté même, principalement envers les plus démunis de Saive ou de Queue-du-Bois. Quelle que soit votre condition sociale, si vous étiez dans le besoin, il était toujours là pour vous aider.

Avant la guerre de 1914/18, la misère était grande dans les campagnes et elle perdura jusqu'en 1940 pour les plus déshérités. Nombre de familles à l'époque, devaient endurer le décès d'un ou deux enfants en bas-âge, faute d'hygiène ou de soins. Notre bon docteur était toujours là pour soulager ses malades. Il n'hésitait pas, par exemple, à opérer d'une appendicite directement à la maison du malade. Mais sa mission ne s'arrêtait pas là. Il apportait un grand réconfort moral et matériel. Il arrivait rarement les mains vides. Un grand classique: il offrait une grosse poule pour faire un bon bouillon pour toute la famille le dimanche ou un pain et souvent des médicaments que beaucoup ne pouvaient se payer.

Il fût le médecin attiré du charbonnage des Quatre-Jean de Queue-du-Bois, dit communément « li bou-bou ». Il connut tous les maux engendrés par ce terrible métier et tenta d'améliorer la condition des ouvriers. En effet, il était rare que le mineur atteigne l'âge de 60 ans. Son décès entraînait souvent une misère noire pour la femme et les enfants privés du revenu principal de la famille. Le docteur devait souvent lutter contre le fléau de la silicose. Il était également devenu expert pour le soin des yeux (les mineurs ne voyaient le jour que le dimanche en hiver !) A l'époque, à Rabosée, le docteur Lejeune (père) n'ayant plus qu'un bras ne savait plus suturer, mais devait pourtant s'occuper du charbonnage de Wandre. Le docteur Delfosse était là aussi souvent venir prêter main forte. Il avait donc, un champ d'action beaucoup plus vaste que le village de Saive, avec bien plus de malades qu'ailleurs.



*Le charbonnage de Queue-du-Bois.
(Les quatre-Jean)*

Je me souviens que le charbon du « bou-bou » était plus gras et d'une combustion plus rapide que celui de Wandre ou Trembleur ce qui créait davantage de poussières. Jusqu'à la fermeture du charbonnage, laisser refroidir une tarte ou une crème à sa fenêtre n'était pas envisageable. Et pas question de ranger quoique ce soit dans les greniers.



*Le hameau du Mousset.
A gauche de la place, la maison du docteur.*

Une fois par an, par l'extérieur, on récupérait toute cette poussière puis on y ajoutait de l'argile et de l'eau pour en faire du moullion (dè cochèt) que les femmes piétinaient en tournant en rond à plusieurs. (Il servait de combustible de remplacement). Lorsque l'ouvrier mineur rentrait chez lui, c'était pour retrouver cette poussière qu'il venait de quitter.

Toute la famille y était exposée en permanence. Ce moyen de chauffage moins cher que le vrai mais deux fois plus poussiéreux entraînait rhume, bronchite, asthme, et autres maladies pulmonaires.

Toute sa vie le bon docteur honorera son serment d'Hippocrate, au-delà même du possible. Voilà pourquoi le village de Queue-du-Bois fût le premier des villages alentour à l'honorer en baptisant une rue de son nom.

Une vente à l'américaine fut organisée pendant des années (même après 1945) pour la St Nicolas des orphelins des mineurs. Maman Poldine faisait alors un beau coussin en dentelle d'Irlande. Elle en fit bien une vingtaine. Tous furent acquis par des habitants de Queue-du-Bois. Ma grand-mère maternelle fut aveugle trois semaines durant. Les soins du docteur Delfosse lui firent retrouver la vue et elle la conserva (avec l'aide de lunettes) tout le reste de sa vie.

L' ancienne maison communale avait un accès vers l'arrière et l'entrée du jardin de l' école. Dans ce prolongement, il y avait la gardienne de Madame Bertholet-Ruwet et les première et deuxième de Madame Maréchal. Après ce bâtiment nous arrivions dans les deux grandes cours séparées par une grille. Les nouvelles classes étaient dans la continuité de la maison de Mme et M. André. La classe de Madame André-Brecht était au premier de la vieille maison communale (cinquième et sixième années filles) et les garçons de cette promotion étaient chez M. André, au rez-de-chaussée. Monsieur avait les troisièmes et quatrièmes mixtes comme Mme Maréchal et Bertholet. (Nous étions séparés à partir de la cinquième année)

Catherine Rikir Mors avec ses deux fils Joseph et Guillaume, s' occupaient de l' entretien de l' ensemble des bâtiments.

Monsieur André avec ses grands et tout le matériel adéquat avaient entrepris d' aménager ce jardin en potager. Ils débutèrent par un désherbage, nettoyage, bêchage et ensuite plantèrent des pommes de terre. M. Kohlen avec ses garçons suivirent en ensemençant divers légumes et plantant quelques arbustes pour en faire un vrai potager. Les grands taillèrent les groseilliers et autres arbres fruitiers et ils créèrent des sentiers.



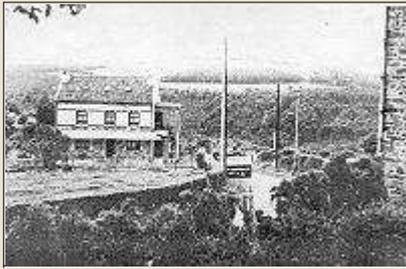
Une classe en 1936

Tous ensemble ils entretenirent ce jardin. Tout cela se faisait par temps clément pendant que les filles se rendaient au cours de couture, tricot, crochet et autres. Quant aux grandes de chez Mme André, elles avaient créé une espèce de pré-école ménagère, apprenant à préparer les légumes produits par le jardin. Elles firent de la soupe, des confitures, des pâtisseries, bref tout ce que la plupart de nos mamans et grands-mères avaient l' habitude de faire pour, comme on disait à l' époque, savoir bien tenir son ménage.

Quand l' exposition de fin d' année arriva, les parents découvrirent le résultat de tout ce labeur notamment des fruits et des légumes en bocaux stérilisés. Une bénédiction pour affronter les hivers très rudes de l' époque.

Suite à la mobilisation et à la guerre, tout a été abandonné.

Le 2 septembre 1944 fut une journée mémorable pour les habitants de Sur les Heids. Le hameau avait déjà été éprouvé en 1940 par le dynamitage de la route par les militaires du génie belge, puis, plus tard, par des bombes tombées d'un avion en perdition après un combat aérien.



Mais revenons au 2 septembre 1944. Depuis quelques jours, les Allemands repassaient en hordes, fatigués et désespérés, à pied, à vélo ou à moto sur des véhicules les plus hétéroclites, camions poussifs ou charrettes ridelles. Avec un air goguenard, nous allions les voir passer au Mosty. Ils étaient bien moins glorieux qu'en 1940.

Puis, pendant un jour ou deux, il y eut un calme étrange. Les routes étaient désertes. De temps à autre, des Allemands passaient et repassaient plus nerveux, plus méchants, des S.S. probablement qui regardaient les gens d'un air mauvais. Il valait mieux ne pas se trouver sur leur chemin.

Donc, ce jour-là, jamais je ne l'oublierai, maman me dit "va faire la file à la boulangerie Lechanteur, au Mosty. Dans une heure, j'irai te remplacer. Nous aurons gagné quelques places".

Dans la file, il y avait Zinette Locxhay. C'était ma copine. Nous bavardions. Le temps passait agréablement. Tout-à-coup, de Queue-du-Bois, arriva un tank allemand précédé d'une moto side-car. Et voilà que du side-car, l'Allemand, avec sa mitrailleuse, se mit à tirer sur tout ce qui bougeait. Mon père, assis sur le talus de la Haie delle Praye, pourtant à une belle distance, essuya une rafale de balles. Il s'en tira avec son sabot coupé en deux. Et, avec son seul sabot, il fila sans demander son reste. Dans la cour Lechanteur, ce fut une belle panique. L'Allemand continuait de tirer. Zinette et moi, nous étions couchées plat ventre sous une grande manne d'osier que sa maman, Madame Alberte Locxhay-Lacroix, avait jetée sur nous. Grâce à Dieu, pas de blessés. Les Allemands descendirent la route du Grand Moulin en continuant leur pétarade. Mon oncle, Jean Fraikin, le frère de maman, eut la chance de sa vie. Dans le Frise, Madame Gilson, entendant les coups de feu, entrouvrit sa porte. Mon oncle s'y engouffra pendant que des balles se figeaient dans la porte cochère. Tous les deux eurent très chaud.

Un peu plus bas, à l'arrêt actuel des bus, Marguerite Maréchal (on l'appelait Margot) risquant un œil au dehors, aperçut Joseph Houbart de Sur les Heids blessé aux jambes. Elle l'aida à entrer chez elle. Pendant ce temps, les Allemands arrivèrent au pont de la Julienne, près de la laiterie Ruwet. ils commencèrent à creuser un trou. Puis, ils se ravisèrent. Ils remontèrent sur leurs engins, au grand soulagement des habitants du Grand Moulin.

Arrivés sur les Heids, ils s'arrêtèrent à nouveau, bourrèrent le tank de dynamite et le firent exploser en plein milieu du hameau. Il y eut des victimes. Mademoiselle Marie-Jeanne Horion, 20 ans, fut tuée. Sa nièce, et filleule, Marie-Jeanne Davister, 4 ans, mourut dans les bras de sa maman, Madame Clémentine Davister-Horion dont le mari était prisonnier en Allemagne. Quant à Madame Georges Magnée, elle eut le réflexe de se jeter sur sa petite Juliette qui dormait dans sa poussette. Elle fut néanmoins gravement blessée et elle perdit son second bébé qui devait naître quelques semaines plus tard.

Le hameau de Sur les Heids était de nouveau endeuillé.



Quelques jours plus tard, la libération se fit dans la joie. Puis les prisonniers rentrèrent, Un à un, aussi dans la joie, sauf...

... Sauf Monsieur Davister. Il n'eut pas le bonheur de serrer sa petite fille dans ses bras. Elle était née après son départ en captivité. Il ne l'a jamais vue.

En cette année 1939, l'hiver débuta très tôt, à la Toussaint. Le cimetière était tout blanc de chrysanthèmes. Par jalousie sans doute, le jour même au soir, les cieux se déchainèrent et il commença à neiger abondamment et ce jusqu'au printemps.

Chaque dimanche, Marie et Catherine Machiels sonnaient le glas directement après les vêpres, de quatre heures de l'après-midi à neuf heures du soir. Avec maman, nous allions leur porter un thermos de soupe et sonner pendant qu'elles mangeaient.



Un matin, quelle ne fut pas la surprise des habitants du Mousset de se voir coupés du Mosty par un mur de neige de plus de deux mètres de haut. Cela avait " huilé " depuis chez Faffra, le long du mur d'Antoine Delrez jusque chez Mme Maréchal.

La cantine des soldats belges se trouvait près de chez Marie Augustine Juvigné (sage-femme) rue Tesny. Les soldats sont venus nous aider à passer par les prairies de derrière pour nous rendre à l'école, pendant que d'autres militaires dégageaient la route le plus vite possible. (Nous étions faut-il le rappeler en pleine " drôle de guerre ". Le village abritait plusieurs détachements militaires à différents endroits du village dont le Mousset.)

Mon grand-Père Fraikin qui avait travaillé avec ses chevaux et le chasse-neige pour la firme Dozot de Heuseux, était bloqué ainsi que de nombreux ouvriers qui devaient se rendre à leur travail à Herstal.

Vint enfin le printemps et la fonte des neiges.

*Groupe de militaires belges cantonnés au Mousset
(maison Lecane - TS Etat-major)*

Le ruisseau étant toujours à ciel ouvert (Il ne sera canalisé qu' une dizaine d'années plus tard), il recueillait toutes les eaux environnantes qui souvent débordaient pour envahir tout le hameau (le Mousset formant une grande cuvette naturelle). L'inondation, cette année-là, partit de la route de la cité, couvrit le bas des prairies Lemlyn, le terrain de basket, le trop plein des 2 ruisseaux réunis, remonta légèrement le chemin du bois, traversa la cour leclercq, leur prairie pour finir près de chez Assunta Bonazzi, en incluant aussi le Fô-Ry. A toute allure, les eaux déferlèrent chez les Beaujean, Crahay et les autres propriétés avoisinantes. Le pont de Maria Joly, en billes de chemin de fer, fut emporté.



Le petit pont du Mousset vers 1950

Même lorsque toutes ces eaux eurent repris le cours normal, en se retirant des prairies et chemins, le sol demeura marécageux. Il en était ainsi, même par temps de sécheresse. L'herbe est toujours drue et verte, mais les terrains restent toujours spongieux. Nous avons vu maintes fois les chevaux de chez Lemlyn, des gros de labour, des gris ardennais, s'enfoncer jusqu'au ventre en mangeant cette herbe et en ressortir péniblement.

Le printemps n'était pas encore achevé que le 10 mai 1940, ce fut la guerre.

L'histoire de la famille Lemlyn est liée pour beaucoup à la ferme de la rue des châteaux (Ferme du Petit Pihot).

L'exploitation avait été reprise par notre Jean peu avant-guerre à la famille Chaineux (v.1938). Il avait épousé Marguerite Ancion (La fille du vieux Bourgmestre **Henri Ancion**) et eurent trois enfants: Joseph (qui, plus tard, continuera l'exploitation), Corneille et Maria.

Ce couple était la bonté même. Mes plus beaux souvenirs remontent à la dure période de la guerre 1940/45 quand nous allions notamment chercher du lait. Les vaches étaient regroupées dans une prairie plus petite prévue pour la traite (en wallon : « el' moudrêye »). Pendant que nous attendions, notre cruche à la main, Jean disait: « Ouvrez la bouche ! » et d'un trayon du pis, il envoyait un jet de bon lait tiède. Quel régal ! C'était la guerre. Une fois, maman Poldine est arrivée trop tard. Jean a pris la cruche de maman, a puisé dans la grande casserole remplie de lait qui cuisait sur la cuisinière pour que nous ayons du lait pour souper.



En juin 1943, le dimanche à la grand-messe de 10 heures, monsieur le curé Knubben dit à peu près ceci: « Mardi prochain, nous aurons la visite des occupants pour venir chercher une des deux cloches. C'est à contrecœur que je dois m'incliner. C'est une réquisition ! »

Le mardi matin, les occupants arrivèrent mais monsieur le curé était absent. Le chef allemand, furieux, dit à tous ceux qui étaient présent dont Jean Lemlyn, que si le curé était toujours absent quand il reviendrait, il ferait sauter la tour pour prendre cette cloche.



Pour apaiser la colère du chef, notre bon Jean lui proposa ainsi qu'à ses hommes de venir dîner à la ferme, ayant cueilli de bonnes cerises et ainsi, la semaine suivante, ils pourraient emporter la cloche. Ce qui fût fait.

Il faut savoir qu'à l'époque, le dépôt d'armes pour la résistance se trouvait dans la petite maisonnette à côté du potager, à quelques pas de la ferme Lemlyn. Certes l'accès n'y était guère aisé. Après le fossé, près de la cour d'entrée et avant de passer la grande porte cochère, il fallait contourner le tas de fumier, éviter le troupeau d'oies du Japon qui vous courraient après (gare aux mollets) et passer ensuite par l'étable des vaches jouxtant l'habitation familiale. Personne ne peut imaginer la frayeur ressentie par sa famille quand notre homme à la tête de la troupe allemande entra dans la cour.

Quelques jours plus tard, comme promis, ils revinrent et prirent la cloche qui n'était pas fêlée. Les enfants des écoles et les habitants assistèrent à son départ. (Cette cloche sera récupérée à la fin de la guerre (voir photo). La fêlée sera, un peu plus tard, fondue pour faire place à une nouvelle (Amélie), fin des années 60).

À la ferme Lemlyn, tous les jours à midi, pour dîner, ils étaient 12 ou 13 personnes à table. Il y avait outre Jean, Marguerite et leurs trois enfants, le domestique à demeure (Joseph Kucharczyk(*), dit le Polonais), Maria Stefaniak(**), son mari Jean Haep (des cantons rédimés) et leurs deux enfants. Il y avait également une petite fille travaillant la journée de même que Jeanne Frédérique, épouse de Jean Maréchal, sans oublier des résistants de passage dont Pierre Kenjen qui étaient toujours les bienvenus.

Jean et son épouse n'ont survécu que peu de temps après la fin de la guerre, car combien de nuits Marguerite a-t-elle passées à sa fenêtre, tant elle avait peur ? Dieu seul le sait !

(*) Joseph Kucharczyk (dit Joseph le Polonais) était domestique où valet de ferme et y logeait. Il s'est marié par après, a exploité la ferme de Marie Colin-Horyon, rue des Dragons et eut deux fils.

(**) Les époux Jean Haep et Maria Stefaniak (Polonaise et reconnue comme résistante) et leurs deux enfants habitaient rue des Dragons. Un de leur fils revint travailler chez les Lemlyn plus tard.

De tout temps, les hommes ont su mettre en valeur les forces de la nature tout en tenant compte de l'environnement. Ainsi, le long de la Julienne, il y avait trois moulins à blé: le moulin Devigne à Lézipont, le moulin Outers au Grand-Moulin et le moulin Lecloux-Dodémont au Mousset.

J'ai bien connu ce dernier, sa roue à aubes est restée longtemps contre le mur. Le débit de la Julienne était suffisamment puissant car elle recevait, au Mousset, les eaux du ruisseau d'Evegnée. Pour faire tourner le moulin Lecloux, il y avait dans le Faury, une vanne qui déviait le cours du ruisseau dans un bief vers la roue à aubes. Pendant la dernière guerre, Monsieur Hubert Lecomte, professeur à l'école technique de Herstal, avait équipé le moulin d'un gazogène comme il y en avait sur les voitures à cette époque. Le moulin Lecloux s'est arrêté définitivement dans les années cinquante.

Quant au moulin Outers du "Grand moulin", il a cessé son activité bien des années avant la seconde guerre. La vanne du déversoir se trouvait à la sortie du Faury, près du sentier, qui montait chez Volders.



L'ancien moulin Lecloux en 1980



L'ancienne roue à aubes du moulin Outers (v?)

Le bief passait au pied du vieux château pour arriver sur la roue à aubes. Au pesage des sacs, il y avait une grande balance à plateaux. Monsieur Outers avait deux filles, dont la petite, Maria, était le contre-poids idéal. Elle était mince et fluette. Elle pesait 49 kilos 600. Comme les sacs pesaient 50 kilos, le compte était bon. La différence, 400g, était pour le meunier qui cuisait ses pains pour lui-même, pour sa famille et pour les nécessiteux. Car, pour lui, la solidarité n'était pas un vain mot et il distribuait généreusement ses pains à tout qui était dans le besoin. "Li mouîni Outers", se plaisaient à dire les gens du coin, "c'èsteût on vî brave ome! I n'soreû polu fé ritche ! Il èsteut ossi bon qu'il pan qui magnive !" Et ce n'est pas Madame Yvonne Rombaux-Maréchal, la nièce de Maria "dè molin Outers" qui nous contredira. Elle habite Haute-Saive et elle doit s'en souvenir.

Au moulin de Lézipont, habitait Monsieur Pirotte et sa famille. (Il fut garde-champêtre auxiliaire après la mort de Monsieur juvigné, tué par un robot.)

Quelques mois avant la libération, les Allemands avaient amené à la caserne de Saive, des prisonniers de toutes nationalités, russes, polonais... Il y avait même deux Sénégalais. Ceux-ci parvinrent à s'évader. Jamais, les Allemands ne réussirent à les rattraper. Pourtant, ce n'était pas évident pour deux noirs de passer inaperçus. Et, à la libération, à la stupéfaction générale, on vit réapparaître deux grands diables à la peau sombre qui riaient de toutes leurs dents. Ils sortaient de la "houtche" du grenier à blé du moulin Devigne.

Ce fut une des surprises de la Libération. Il y en eût d'autres, mais de moins gaies. Mais cela, c'est une autre histoire.

(Rappelons qu'il existait un quatrième moulin à Saivelette, fort ancien (XIIIe siècle) et qui fut en partie démoli lors de la construction de l'autoroute.)



Le moulin Devigne à Lézipont (v.1930?)

Les écoles de Saive, au cours du vingtième siècle furent souvent occupées par des militaires. L'armée allemande y séjourna dès 1914. En 1939/40, l'armée belge par contre n'y installa pas ses quartiers puisque pendant la mobilisation, elle construisit des baraquements, mais à la libération, des américains en occupèrent une partie. Au début de la guerre 1940-45, nous allions à l'école dans la salle Juvigné, le secours d'hiver occupant le rez-de-chaussée de la vieille maison communale sous les classes de Madame André (5e et 6e filles).



Mais revenons en 1918, pour un épisode qui aura marqué les esprits. Après la débâcle allemande, monsieur André et le bourgmestre, monsieur Ancion se rendirent à l'école afin de faire le nettoyage des bâtiments. Ils y découvrirent une invasion de punaises, cafards et bestioles en tous genres, refermèrent précipitamment les portes. Tout cela avait été causé par les victuailles laissées à l'abandon suite au repli précipité des troupes allemandes. Ils se consultèrent pour mettre au point la stratégie et décidèrent d'employer les grands moyens.

C'est avec courage et équipés de bottes, gants et masques qu'ils allèrent déposer sur des plateaux des crayons de soufre qu'ils allumèrent ayant au préalable bouché toutes les ouvertures. Ils se retirèrent puis laissèrent s'écouler 4, 5 jours vérifiant le résultat par une fenêtre et renouvelèrent l'opération là où c'était nécessaire.

Ensuite, avec les ouvriers communaux, ils débarrassèrent le bâtiment de toute cette vermine, cette crasse et purent enfin faire le grand nettoyage de tous les locaux.

Madame André, au cours d'histoire quelques années plus tard, parlant des méfaits de la guerre, nous raconta cet épisode nous disant ainsi, suite à une question d'une élève: « Hitler ? Génie du mal ! » que cela plaise ou non (car il y avait en classe quelques enfants dont les parents avaient été plus ou moins favorables à Rex). Puis avait laissé tomber, elle qui avait perdu son fils dans les premiers jours de 1940.



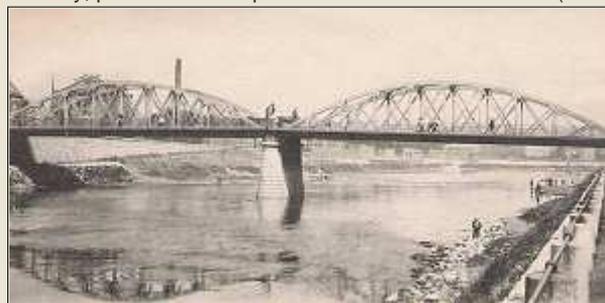
Le tram franchissant le nouveau pont

Nous avons au village Monsieur Pirotton qui avait fait construire une maison à l'arrêt du tram dit de Queue-du-Bois, à l'entrée de la rue des Sauvages Mêlées. Une pièce au rez-de-chaussée de sa demeure servait de salle d'attente, elle était aménagée à cet effet. Derrière cette pièce, se trouvait le dépôt de marchandises. Quiconque avait fait un achat important pouvait venir le chercher dans l'un ou l'autre dépôt de ce type (le tram se chargeait du transport). Une voie de garage (comme au Mosty) était prévue entre-autre à cet effet. Dans les villages, le trafic étant à voie unique, il fallait prévoir des croisements.

Ce Monsieur Pirotton était employé aux vicinaux à Bressoux dans les bureaux de la société comme ingénieur civil et imprimeur. C'est lui qui eut l'idée d'un pont au dessus du chemin de fer à Bressoux. Ce pont devait se faire sans trop d'expropriations, partant de la rue F. Heuveners, près du Bouxhay, passant en oblique vers chez Stein et Roubaix (Ets Moury aujourd'hui) permettant ainsi un accès supplémentaire vers leur dépôt. Les trams pourraient ainsi entrer rue de France, ressortir après ce pont rue du Moulin d'où un sacré gain de temps (puisque'on était de nouveau à double voie vers Liège). Le retard n'était plus que de cinq minutes ! Dès l'idée approuvée, le projet fut rapidement mis à exécution, le pont fut construit du même type que celui de Bressoux, mais avec plus de béton que de fer, en forme de dos d'âne avec des rampes d'accès assez raides. Ce pont fut strictement interdit aux piétons à cause des risques d'accidents.



La rue du Moulin à Bressoux (Au sol, la double voie vicinale)



Le vieux pont de Bressoux sur la dérivation

Les plus âgés s'en souviennent encore. C'était comme un bruit de motocyclette traînant une volée de casseroles. Le robot volait bien haut et s'éloignait... Un silence... Quelques secondes d'angoisse... Le temps de s'écarter de la fenêtre ou plonger sous la table... Une explosion formidable... Un nuage de poussière... Et on sortait aux nouvelles. C'était en 1944.

Depuis le mois de septembre, on croyait la guerre terminée. La libération s'était faite dans la joie. Et voilà que quelques mois après, ça recommençait dans les Ardennes et ici. Ainsi, de novembre 1944 à janvier 1945, un millier de robots tombèrent sur l'agglomération liégeoise faisant plus de 1200 tués et 2000 blessés.

Le premier robot qui tomba sur Saive, rasa un pâté de maisons au Champ de Pihot. C'était vers midi. Le robot pénétra par le soupirail de la cave de la maison Juvigné et fit sauter celle-ci. Il y eut une dizaine de victimes; Léon Juvigné, garde-champêtre auxiliaire et son épouse, leur fille Jeanne, 20 ans (Une excellente pianiste). Leur vieil oncle, Noël Juvigné, qui se reposait dans la mansarde. Il fut retrouvé sur un arbre dans la prairie d'en face. Marie Jocquet, épouse de Denis Fassotte, habitant au Mosty, était « raccommodeuse » c'est-à-dire couturière à domicile chez Juvigné. La seule chose qu'on ait retrouvée d'elle, ce fut son bras avec son alliance.

Chez les voisins dans la famille de Nelly Saive, il ne resta que ses deux frères parce qu'ils étaient absents. Nelly et ses parents ont été tués. Gilbert Housset reçut les vitres de la fenêtre dans la figure. Il perdit un œil puis devint aveugle. Au cours des années, heureusement, grâce à la science, il retrouva partiellement la vue.

Quelques jours plus tard, un second V1 tombait à Parfondvaux sur la ferme Christoffe. Le fils, Pierre Christoffe, qui était professeur à Liège, sur les recommandations de sa maman, était resté chez lui à cause des bombardements. Le robot écrasa la ferme. La solive du plafond lui défonça le thorax. Grièvement blessé, il supplia les sauveteurs de se presser. Hélas, il était trop tard et il succomba à ses blessures.

Les robots et autres armes secrètes de Hitler n'influencèrent en rien le cours de la guerre. Après celle-ci, les fameux Von Braun et autres savants allemands continuèrent leurs recherches au profit des alliés. Ils aboutirent aux missiles américains, soviétiques et aux sinistres skud irakiens. Mais ceci est une autre histoire.

(Robots : C'est le nom donné à Liège aux sinistres bombes volantes allemandes (V-1 et V-2) qui tombèrent sur toute la région jusqu'en 1945, faisant un grand nombre de victimes. Liège recevra 25% des bombes volantes tombées sur la Belgique faisant plus de 3000 victimes (L. Graillet)).



Cela s'est passé à Jupille à la fin de la guerre 40-45, certains s'en souviendront encore.

A cette époque, le tram électrique venant de Liège grimpait jusque Saive, où les voyageurs changeaient et reprenaient l'autorail, pour finir leurs trajets à Barchon, Blegny, Dalhem ou Fouron-le-Comte. Il se composait d'une motrice et deux remorques. Les signaux se changeaient manuellement aux croisements. Le trajet vers Saive se faisait en voie unique.

Le convoi qui venait de quitter la rue de Meuse, se dirigeait vers la rue Chafnay, pour se rendre à l'arrêt "Mignon". C'était une heure de grande affluence. Le Wattman arrivant avec son convoi à un croisement, leva les yeux machinalement et aperçu un robot qui planait dangereusement au-dessus de lui.



Du coup, plutôt que de s'arrêter au feu rouge, il décida de foncer à toute vitesse et s'engager dans le rétrécis de la rue Chafnay en criant "Sautiez !, sautez tous !". Aidé par des voyageurs, il fit ensuite de grands gestes pour avertir le convoi venant en sens inverse (de l'arrêt "Lochet").

Le robot plongea derrière le tram, sur un pâté de maison de la rue Chafnay, les passagers l'avaient échappé belle. Sans le sang froid de ce Monsieur et sa réaction plus vive que l'éclair, combien de victimes n'aurait-il pas fallut ajouter à la longue liste de ces satanés engins?

(Robots : C'est le nom donné à Liège aux sinistres bombes volantes allemandes (V-1 et V-2) qui tombèrent sur toute la région jusqu'en 1945, faisant un grand nombre de victimes. Liège recevra 25% des bombes volantes tombées sur la Belgique faisant plus de 3000 victimes (L. Graillet)).

Saive ne serra pas épargné par ces monstrueuses machines. Nos recherches font état d'au moins 5 à 6 explosions sur le territoire de la commune. Notamment en haut du Champ de Pihot (chez Dethier) et sur les fermes Charlier et Mertens (Miermont).

Dans les années 1934/35 on aménagea la salle paroissiale près de la cure à coté de la grande prairie du Mosty (appartenant également à la fabrique d'église). Elle abritait les répétitions de la chorale, les réunions de la confrérie de St Brigide, la J.O.C. et toutes les activités paroissiales de même que le catéchisme pendant l'hiver. A l'époque, tout le monde suivait le cours de religion, donc baptême, communion et confirmation. Après libre choix ou non, à sa convenance.



Le presbytère entre les deux guerres.

Un cinéaste était chargé de filmer tout le déroulement de cette journée et auparavant la procession, faisant du tout un montage

Après les vêpres du dimanche, pendant quelques semaines, on projetait le film (25 centimes pour les enfants et 50 pour les adultes) A l'entracte, on vendait des gaufrettes de chocolat et des limonades. Ensuite, on projetait des films de Charlot. Films muets mais accompagnés de piano !

Toutes les familles, quelles que soient leurs idéologies, se faisaient un devoir voire une obligation de venir admirer le petit ou la petite défilé sur la toile. Beaucoup n'auraient raté pour rien au monde ces séances de cinéma afin de rire de bon coeur et de voir, entre-autres, les chutes spectaculaires du vicaire (en soutane bien-sûr.)



La chorale en 1922 à coté du local paroissial.

Cette salle devint par la suite (A partir de 1960) le local du Patro des garçons. Le mouvement reprit l'organisation de festivités proches de celles d'antan notamment lors de mémorables séances à L'Espoir ou de Fancy-Fairs au presbytère. La prairie attenante sera en partie annexée par la salle omnisports et le reste deviendra le parking actuel.



Une ancienne motrice - Col. J.Evrard

Depuis l'origine de la ligne jusque la seconde guerre mondiale, les trams étaient tractés par de grosses machines à vapeur fonctionnant au charbon. (Comme celles, aujourd'hui, exposées au musée de Mortroux). Même lorsque la ligne fut électrifiée, elles desservaient encore le charbonnage du Trimbleu jusqu'à la centrale électrique de Bressoux.

Saive à l'époque fêteait Sainte Cécile. Elle possédait son drapeau et son harmonie dirigée par monsieur Denis Houbard du Mousset.

Un jour, alors que la promenade musicale touchait à sa fin, l'harmonie se dirigea vers le dernier relais, au Mosty. (Chez ma grand mère où l'ont déposait la veille les instruments encombrants.)

Le petit groupe après avoir longé la propriété du docteur Delfosse s'engagea dans le chemin de chez Dethier. Tout à coup, tel un éclair, Toinette, l'épouse de Denis Houbard, bondit sur les musiciens leur donnant une volée de coups de parapluies et leur criant: " Loukî !! ". Le vieux tram entrait dans le village, majestueux comme d'habitude. Ils n'avaient rien entendu !



On comprend aisément que les rondes blanches et noires pointées ne comptaient plus. Il n'y avait plus que des soupirs de soulagement d'avoir échappé aux sabots de ce cheval de fer lancé au galop. Ce jour-là, même le joueur de la petite caisse a enfreint les conseils maternels en buvant plus de pèkêt que de café. Certains ont regagné leur domicile dans la charrette à bras de chez Juvigné et d'autres dans la brouette du cantonnier provincial Adolphe Hanchir.

Grâce au parapluie de Toinette le carnage fut évité.



Durant les trois années qui ont précédé la mobilisation de 1939, beaucoup aimaient ignorer ce qui se préparait. En attendant les joies simples continuaient notamment vis à vis des enfants et ce fut très bien ainsi.

D'aussi loin que je me souviens, il y a toujours eu à Saive un comité scolaire qui fonctionnait bien. Je sais que dans le conseil communal de l' époque, Monsieur Jean Offerman qui était échevin de l' instruction publique, s'y donnait corps et âme. Il se démenait pour trouver des cadeaux utiles pour les enfants (souvent des vêtements). Même en pleine guerre, il avait réussi à ramener des équipements de l'armée belge, capotes, pantalons et autres que l' on décousait, teignait chez Fifine Bierset. Flore Joly en faisait des costumes pour les gamins.

Et il y a toujours eu beaucoup d' enfants à l' école de Saive. (Entre 200 et 250 par périodes, pour toute l' école !) Dès la rentrée de septembre, les inscriptions terminées, chaque enfant recevait dans son plumier un mot du titulaire de la classe

avec les informations à remettre pour le lendemain matin. Elles permettaient de préparer, dès la rentrée, les cadeaux de St Nicolas. A l' école, riches ou pauvres, nous portions tous le célèbre tablier satin noir manches longues et pas d' hésitation pour le poignet comme essuies-plume, encre mauve et plume ballon.

Toute l' après-midi du samedi précédant la fête de saint Nicolas, madame Bertholet nous faisait chanter. Bien sûr chez les grand(e)s de M. et Mme André, le silence devait être absolu sur les préparatifs (avec amende à la clef !) car eux aussi seraient récompensés.

Le dimanche, c' était enfin le grand jour.

Depuis l' école nous partions en cortège, tout en chantant et formant de beaux rangs pour nous rendre à la salle Juvigné (L' Espoir) où nous attendaient nos parents et les autorités communales.

Le clergé était aussi au complet avec bien sûr saint Nicolas impressionnant sur son trône. Madame Bertholet au piano, un souffleur sous la scène, des croix de craie sur le plancher, tous s' étaient donné un mal fou pour que cela marche comme sur du papier à musique.



Ensuite venait le moment tant attendu; la distribution du cadeau accompagné d' une grande dame de couque garnie de sucre perlé avec une bonne orange. Ce cadeau pouvait être des chaussures. (Des brunes aussi bien pour les filles que les garçons que les parents rembourraient d' un bon bout d' ouate). Ou alors un pull de laine pour les garçons et une robe bleue marine pour les filles, une ou deux tailles au-dessus. Mais le cadeau le plus remarquable fut un beau caban caoutchouté avec capuche de la Belgica, (c' était une petite fabrique de la région)

Jusqu' après guerre, on a vu à Saive de cabans Belgica au village !